

Un vestige du temps



Première et dernière pages
signées par
Sophie Martin

Avec la collaboration et la complicité de
Valérie Bouillant
Danielle Aubut
Martin Gravel
du collectif ***Les Et-Pousse-Tout-Flambe***

XIII^e course à relais — Automne 2020
Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)

C'est un très vieil immeuble. Moins vieux que les ruines grecques que je visite ces jours-ci, mais tout de même très vieux. On peut voir qu'il a vécu : il y reste entre autres de jolis rideaux fleuris, sans doute choisis avec soin et amour, ainsi que de nombreux pots à fleurs sur les balcons. Mon vieil immeuble aura été le témoin silencieux de nombreuses vies, certaines probablement bien ordinaires, d'autres exceptionnelles, avec leurs petits et grands drames quotidiens. Il aura entendu autant de pleurs que de rires, aura vu les enfants grandir, puis les parents mourir. Aujourd'hui, il vit dans un quasi-silence constant, si ce n'est les roucoulements des pigeons.

Assise sur mon balcon brillant de soleil, je sirote mon café tiède en pensant au vieil immeuble derrière l'appartement que j'ai loué pour la semaine. Mon fiancé dort encore, et Athènes bourdonne autour de moi. J'ai une envie irrésistible d'explorer cet immeuble que je tiens déjà pour ami.

J'entre m'habiller, dépose un léger baiser sur le front de mon bien-aimé, puis je passe doucement la porte, remplie d'une anticipation toute pétillante.

Je contourne mon immeuble assez moderne, puis le temps s'arrête. J'arrive dans le triangle que forment mon immeuble, son voisin et mon vieil ami. Le temps n'a certes pas épargné la structure du vieil immeuble, mais son âme vibre toujours.

La porte à double battants qui accueillait autrefois les visiteurs étant condamnée, je me glisse à l'intérieur par une grande fenêtre dont les planches du bas ont sans doute été ôtées par d'autres explorateurs. Je suis déçue de ne pas être la première à investir ce lieu sacré. Les nombreuses bouteilles de bière jonchant le sol en disent long sur les intentions des autres intrus ayant visité les lieux...

La fenêtre par laquelle je suis entrée donne sur le salon d'un des logis de l'immeuble.

Malgré le soleil à l'extérieur, la pénombre règne à l'intérieur. Je ne dirais cependant pas que l'atmosphère est glauque : je sens une grande sérénité, celle d'une vie bien vécue.

La pièce est encore toute meublée, comme si les locataires étaient partis le matin sans savoir qu'ils ne reviendraient plus jamais. Je suis prise par une soudaine intuition – une fuite de gaz la nuit, personne n'a été épargné. Une fois les corps évacués, l'immeuble, ne répondant plus aux normes de construction et d'esthétique de l'époque, a tout simplement été laissé à l'abandon.

Je fais quelques pas vers l'âtre, où trônent encore quelques bibelots que je souhaite examiner de plus près. Ces vestiges de vies vécues avant la mienne m'intriguent au plus haut point. Ont-ils été choisis par leur propriétaire ou ont-ils été reçus en cadeau ? Ont-ils été chéris ou n'ont-ils été que des ramasse-poussières sans grande importance ? Oserais-je en rapporter un chez moi ? Non ! Ce serait un sacrilège !

Après deux ou trois pas, un craquement sinistre se fait entendre et le plancher cède sous mon poids. J'ai à peine le temps de réagir que je me retrouve dans une bien fâcheuse position, un ou deux étages plus bas. Je sens vaguement que quelque chose ne va pas avant de ressentir une intense douleur à la jambe et de m'évanouir.

Quand je reviens à moi, le peu de lumière qui pénètre dans l'immeuble me dit que le soleil va bientôt se coucher. Mon fiancé doit s'inquiéter... J'essaie de bouger, mais une vive douleur me transperce la jambe. Je suis dans une bien fâcheuse position! J'ai vraisemblablement la jambe cassée ! J'essaie de prendre mon cellulaire dans ma poche, mais je n'ai plus de poche... Pas moyen de communiquer avec le monde extérieur! Je dois m'extirper de l'immeuble par mes propres moyens, donc. Impossible! Je dois trouver mon téléphone.

Je regarde partout autour de moi : rien. Puis, je dois rêver, j'entends des voix. Elles sont claires, mais semblent venir de loin.

— Tu penses qu'elle va nous voir et nous entendre, celle-là ?

— J'en doute fort, personne ne nous perçoit jamais.

Je lance un « allô » plutôt hésitant. Je ne suis donc pas seule ? J'ai beau tourner la tête dans tous les sens, je ne vois pas d'où proviennent les voix.

Après un brouhaha exclamatif diffus, on me répond :

— Madame, vous nous entendez ?

— Mais oui ! Où êtes-vous ? J'ai besoin d'aide, je suis blessée.

— Ici, madame, dit une voix soudainement très près de moi.

Je me tourne et fais face à face avec une jeune femme. Étrangement, elle n'est pas, comment dirais-je, opaque. Je vois les lambeaux du papier peint sale et terni au travers de son torse plus translucide qu'un corps ordinaire. Un fantôme, ma foi! Je ne ressens aucune peur, je n'ai pas du tout l'impression qu'elle me veut du mal. Je n'ai toutefois pas non plus l'impression qu'elle peut m'aider, ce qu'elle ne tarde pas à me confirmer.

— Vous êtes bien ce que je pense ?

— Oui, si vous pensez que je suis un esprit, un fantôme, un ectoplasme.

— Oh, d'accord, dis-je, comme si elle venait de m'annoncer qu'elle était l'intendante des lieux.

— Je suis extrêmement désolée de ne pas pouvoir vous aider, madame. Vous, cependant, pouvez peut-être nous aider à sortir d'ici.

Deuxième partie — *Danielle Aubut*

Je suis sonnée, abasourdie par ma chute et les événements, plus que par la rencontre d'un fantôme. Parce que de ce côté-là, je ne suis pas novice. Eh oui, medium comme mon grand-père, un don ou une malédiction ? En fait, comme lui, j'ai renié ma clairvoyance jusqu'à ma rencontre il y a six ans avec Fabrice, mon fiancé. Le spiritisme, le paranormal, ça ne l'impressionne pas du tout, il est tombé dans la marmite quand il était petit. Alors que pour moi, entendre des voix relevait de la psychose, que je croyais.

Ça faisait de moi une paria. J'avais peur de moi-même, des bruits, des murmures au détour du chemin, dans certains angles de la maison ancestrale du grand-père qui lui, me regardait toujours étrangement...

Puis, avec l'enthousiasme et les convictions de mon amoureux, la curiosité a repris le dessus. J'ai commencé à apprivoiser mes capacités au fur et à mesure qu'elles se représentaient. J'ai ainsi compris ma passion pour les vieux immeubles et mon choix d'étude en architecture. Une acceptation tout simplement, une forme de paix. Et une sensibilité hors du commun qui me sers bien. Ben, c'est un peu la question du moment... jusqu'à quel point je devrais m'en servir...

Pour l'instant, je suis à Athènes pour joindre l'utile à l'agréable. J'y étais déjà venue l'été, en vraie touriste, la tête farcie de Zorba, Nana et la Callas, Zirtaki et compagnie, amateur des nombreux cinémas en plein-air, fleurant bon le jasmin, la fleur d'oranger, avec leur entracte jus de cerises et mezedakia du genre délicieux tapas. Mais cette fois-ci, en octobre, c'est le festival mondial de photographie du Musée Benaki qui me ramène en Grèce car les œuvres de Fabrice y figurent. Non seulement je l'accompagne avec fierté, mais j'en profite pour peaufiner l'angle de ma thèse de doctorat sur l'âme de l'architecture néo-classique. Athènes regorge de bâtiments publics de ce style, et de vestiges de maisons privées en majorité abandonnées, à restaurer... mais pleins de secrets pour la gentille fouineuse que je suis. Depuis notre arrivée, je me perds avec délectation dans le labyrinthe des rues pavées de Plaka, le vieux quartier où nous créchons et c'est justement cette habitude qui me désespère en ce moment. Quand Fabrice s'inquiètera-t-il vraiment de mon absence vu ma propension à partir en escapade pendant ses journées chargées avec les collègues ? Sûrement pour le souper! Comme les lueurs du soleil couchant me l'indiquent, il doit être déjà 19 heures !

Je reporte mon attention sur la jeune femme évanescence devant moi.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Katarina Mouzakioti. Je suis l'aînée de la famille à qui appartient cette demeure. Si vous saviez comme c'est bon de pouvoir enfin parler à quelqu'un. Il vous faut nous aider. Nous sommes prisonniers ici d'une force que nous ne comprenons pas.

— Vous avez déjà tenté de partir ?

— Mon frère Dimitri est monté à la terrasse sur le toit, il a ouvert la porte du séchoir et on ne l'a jamais revu. Il est devenu invisible, même pour nous. Le cri qu'il a lancé s'est estompé. Je n'ose plus m'approcher des ouvertures, portes ou fenêtres. J'ai dit aux autres de faire comme moi. Nous traversons les mosaïques, les fresques, les hauts plafonds. Ça semble plus sécuritaire.

— Qui est ici avec vous ?

— Il y a les Theodorakis, un couple de vieux serviteurs Petros et Elena, la cuisinière, ma petite sœur Cassandra et les autres...

— Les autres ?

— Les visiteurs, rebelles, les entités qui crient et qui cognent parfois. Ils vont, ils viennent. Ils nous effraient. Nous nous aplatissons dans les murs quand ils arrivent. Voilà si longtemps qu'on est pris ici. Vous voulez bien nous aider ?

— J'aimerais surtout qu'on s'entraide, je ne veux pas rester ici non plus. Mais je ne peux pas vous être bien utile, paralysée comme je le suis.

— Oh oui ! Si vous acceptez, c'est risqué mais...

Une douleur cuisante perce soudain ma jambe ! Je me suis retournée trop vite au son d'un bruit et de la lueur d'une lampe de poche provenant du premier étage, au-travers des lambris qu'a faits ma chute. Katarina me dévisage, sa belle tête à chignon penchée de côté. Avide. Elle lit en moi.

— Il est dangereux, il n'a pas toute sa tête. Je ne crois pas que vous devriez l'appeler.

— Je la regarde, j'écoute, je la regarde à nouveau. Que décider ?

Katarina s'approche de moi tout en me fixant et grossit, épaissit monstrueusement en m'enveloppant de brume diaphane. C'est chaud. Comme un sauna. Je n'avais pas remarqué que ses yeux avaient des images mouvantes à l'intérieur des pupilles ! Je suis comme hypnotisée par ce que j'y vois !

Troisième partie — *Valérie Bouillant*

Ces images que j'entrevois dans les pupilles de Katarina sont des images de ce qu'elle vient de regarder, soit la pièce où l'on se trouve, et moi, étendue sur le dos, ma jambe cassée formant un angle bizarre. Je sens l'engourdissement gagner tous mes membres. La douleur aigue à la jambe, qui me taraudait, s'est maintenant presque entièrement estompée. Seuls mes yeux peuvent encore bouger. Je me sens délicieusement détendue. J'essaie de dire: « Merci Katarina » mais aucun son ne sort de ma bouche.

Elle me regarde et me sourit en me faisant comprendre que le danger rôde toujours au-dessus de nos têtes. Il semble n'y avoir non pas une mais plusieurs personnes ou entités cette fois. Les ronds de lumières provenant de leurs lampes de poches semblent partir dans tous les sens au-dessus de nos têtes. Une cacophonie faite de pas lourds, de craquements du plancher vétuste et sans-doute pourri par endroit, mêlée à des voix graves et à une autre voix distincte, d'un registre plus clair, envahit les lieux. Je crois distinguer la langue, du grec avec quelques mots d'anglais par-ci par-là. Soudain, on entend de grands BOUM répétitifs, et surtout, on sent le plafond vibrer. On dirait qu'un chargement de grosses caisses lourdes vient d'être déposé dans la pièce du haut. Ce qui ne me rassure guère, étant donné l'état de détérioration avancé des planchers et possiblement de l'intégrité structurale du bâtiment.

Ah... La peur me prend au ventre, je suis coincée ici avec la jambe probablement cassée et l'immeuble risque de s'effondrer à tout moment. Mais à quoi ai-je bien pu penser !!!?? Les signes de détérioration étaient apparents, de l'extérieur, fissure sur les

murs, bois pourris. Mais quelle novice ! La curiosité me mènera à ma perte, c'est certain ! Et Fabrice qui n'a aucun moyen de me joindre... J'entends soudain plus clairement la conversation des visiteurs. Katarina me regarde intensément. Je suis avec un fantôme qui me demande de l'aider. C'est si absurde et à la fois ça semble tout à fait réel. Tous mes sens me le confirment avec véhémence.

— Voilà ! C'est toute la cargaison qui est arrivé au port cette nuit.

— Mais il en manque la moitié. Es-tu certain d'avoir vidé tout le container Andreas ?

— *Of course*, mais je devais faire vite avant que le gardien de nuit ne me voie.

— Tony, il va falloir que je contacte mon associé en Chine *as soon as possible*. Nos clients seront très ennuyés. Et ce ne sont pas des enfants de chœur... *Damn it!* De très gros clients, Tony...

— Cette huile d'olive pressée à froid est de très grande qualité, dit la voix haut perchée avec un claquement de langue. Il ne nous reste plus qu'à y apposer le sceau *Made in Greece, South-East of the Peloponnese*.

— J'ai tout ce qu'il faut pour le faire ici, si vous voulez, Boss.

Katarina et moi échangeons des regards, consternées.

Fabrice s'était levé tard, quand le soleil avait étendu ses rayons chauds jusqu'à son visage. Il avait ouvert les yeux, puis se rendant compte du silence qui régnait, en avait conclu que sa douce, sa Domina comme il l'aimait l'appeler, sa chère Dominique, en avait profiter pour aller faire une de ses petites virées quotidiennes dans le quartier afin d'admirer l'architecture des vieux bâtiments du quartier, et de prendre quelques photos et notes à l'appui. Après s'être douché et habillé, il avait déjeuné de pain frais trempé dans une huile d'olive exquise, veloutée et arômes fruités provenant du sud-est du Péloponnèse, de confitures de prunes maison offerte par la propriétaire des lieux et de fromage de chèvre. Il avait rendez-vous au musée avec deux collègues vers 11 heures. Il prit une photo de son petit déjeuner et la transmis à Dominique via texto, avec la mention: « Regarde ce que tu as manqué, quel dommage :) Avec un *sé agapo* ». Il mit sa casquette et ses lunettes de soleil, et dévala les escaliers en chantant: « À quoi ça sert l'amour... » en songeant à Édith Piaf et à son époux grec Theo Sarapo dont il a exposé quelques photos.

Ce n'est que vers 19 heures, après trois réunions de travail éreintantes — beaucoup de verbiage et peu de résultats — que Fabrice réalisa que sa Domina ne lui avait jamais répondu. C'était étrange car elle lui répondait habituellement par une photo de l'endroit où elle se trouvait avec une devinette. Fabrice commençait à ressentir un malaise diffus. Il l'appela. Le message vocal de sa boîte vocale s'enclencha. Il lui laissa un message, lui demandant ce qu'elle voulait faire pour le souper. Il décida de retourner à l'appartement. Peut-être avait-elle simplement oublié de recharger son téléphone ? À l'appartement, aucune trace de sa douce. Pas de petit mot non plus. Il décida d'aller au commissariat de Police.

Après avoir expliqué la soudaine disparition de Dominique, on lui rit au nez en suggérant qu'elle avait sans doute décidé de passer la soirée en compagnie d'un homme plus séduisant que lui. Il sentit la moutarde lui monter au nez. Il expliqua qu'ils étaient touristes, et que ça ne ressemblait pas du tout à Dominique d'avoir un tel comportement. Il insistait, gesticulant de plus en plus, alternant entre le grec des touristes, le français et l'anglais. Il suggéra au policier, monsieur Aristotelis, d'utiliser une application de géolocalisation afin de localiser le portable de Dominique. Le flic le regarda, ahuri, et aussi un peu insulté de se faire dicter sa conduite.

— Monsieur, il faudra obtenir l'autorisation de l'ambassade de votre pays avant de faire cette demande. Et puis, il faudra aller au commissariat principal d'Athènes pour le faire en personne. Je vois qu'il est déjà très tard donc ça devra attendre à demain car les bureaux fermeront d'une minute à l'autre, et de plus il faudra...

Fabrice n'écoutait plus. Il ferma les yeux, soudain las. Il se dit que c'était une vraie maison qui rend fou, comme dans les *Douze Travaux d'Astérix*. Il se calma et dit au policier:

— Vous voulez un café avec quelques biscuits sablés aux amandes grillées, ces délicieux *kourabiedes* ?

— Avec plaisir ! Maintenant vous commencez à comprendre les us et coutumes de notre pays...

Le policier le fixa en silence, le regard narquois.

— Écoutez, je suis exposant au festival mondial de photographie du Musée Benaki. Si vous acceptez de m'aider, je vous donne à vous et votre famille des billets gratuits pour assister à l'exposition de demain soir. Alors, qu'en dites-vous ?

Quatrième partie – *Martin Gravel*

De la contrebande d'huile d'olive... merde ! C'est maintenant évident qu'il m'est impossible de demander secours à cette bande. Une femme blessée... dans un immeuble abandonné, c'est un témoin indésirable... il serait, pour eux, beaucoup plus facile de se débarrasser de moi que de bousculer leur horaire et m'aider. Sans compter le risque de dénonciation que je représente.

Katarina et moi sommes perplexes, aucune des deux n'a de solution pour aider l'autre. Dans le cas de Katarina, c'est du déjà vu, se fondre dans l'environnement est plus facile pour elle que pour moi. De mon côté, mon anxiété croît à mesure que le temps avance. Fabrice doit me chercher et c'est clair qu'il ne pensera pas à venir visiter ce building. On doit maintenant être en plein milieu de la nuit et on doit maintenant me chercher partout dans Athènes.

Je commence à avoir faim, j'ai la nausée. Mais j'ai surtout soif, je me demande combien de temps je pourrai tenir, j'ai de la fièvre et des frissons... les nuits sont froides à ce temps de l'année.

Bam ! Je me réveille en sursaut. Ne sachant pas si j'ai dormi ou si je suis tombée inconsciente mais un bruit sourd me fait sursauter.

— Voici la cargaison. De l'huile d'olive pressée à froid de très grande qualité certifiée *Made in Greece, South-East of the Peloponnese*.

— Excellent, mais il semble en manquer.

— Oui, la cargaison était incomplète, c'est ce qu'il y a de disponible.

— Mais on a payé pour une cargaison complète.

— Oui, mais on ne peut pas faire apparaître ce qu'on n'a pas reçu, on va s'arranger pour vous créditer la différence.

La discussion s'anime en haut... Celui qu'on appelle Tony vient d'arriver et un conflit a éclaté.

Soudainement, j'entends un coup de feu, suivi d'un autre. J'ai même vu un éclat de lumière avant d'entendre le deuxième, l'action se passe vraiment près de moi à quelques étages plus haut.

Ça crie, ça court...et soudain, crac ! Quelqu'un chute dans un lourd vacarme.

Je ne suis maintenant plus seule. Un corps inerte vient de tomber près de moi.

Avec la fatigue qui s'accumule, Fabrice est de moins en moins patient. Accompagné de l'inspecteur Aristotelis, il a fait le tour de la ville trois fois. Sachant que Dominique aime les vieux édifices rongés par le temps, ils ont pris soin de porter une attention particulière à ce genre d'édifice. Mais de visite en visite, il devient de plus en plus anxieux, repérant ruelles sombres, recoins lugubres et clientèle inquiétante. Il se dit que le danger a peut-être frappé sa belle.

En silence depuis quelques minutes dans la voiture de l'inspecteur, Aristotelis brise le silence :

— On ne peut rien faire de plus ce soir selon moi.

— Oui, je comprends ça.

— Peut-être que quelques heures de sommeil, une bonne douche et un repas nous ferait du bien et nous pourrions continuer nos recherches demain matin.

Avec tristesse, Fabrice, la voix chevrotante, lui répond :

— Oui, c'est un bon plan.

L'inspecteur met le moteur en marche et le véhicule roule en direction de l'hôtel où Dominique et Fabrice logent. En arrivant près de l'édifice, Fabrice remarque un vieil immeuble. Si près de l'hôtel mais dans un petit coin qu'ils avaient oublié, probablement parce que trop proche.

Ils s'approchent en marchant, Fabrice remarque cet immeuble ayant brûlé qui est maintenant sans locataire... sans locataire payant en fait. L'inspecteur lui explique que ce genre d'immeuble est habité par une faune nocturne désireuse de faire des «transactions» ou par des squatteurs désirant se mettre à l'abri.

Je me réveille plus tranquillement cette fois-ci... ça bouge à côté de moi. Tranquillement, avec un léger grognement. Je regarde. Mes yeux s'habituent tranquillement à l'obscurité et je perçois la forme qui bouge tranquillement.

La personne, un homme selon moi, bouge avec difficulté. Lui aussi est blessé. Ne sachant pas s'il est blessé parce qu'on lui a tiré dessus ou par sa chute, je me fais discrète. Et voilà, lui aussi me voit maintenant, je ne dis rien. On s'observe, tranquillement, on semble tous les deux craintifs, essayant de déchiffrer l'autre.

Il décide de briser le silence, mais je ne comprends rien.

— Ni Shi Shui... Wo Jiao Wang !

— Euh... pardon... je ne parle pas chinois...

J'ai dit ça en anglais... je ne sais pas pourquoi... je me suis dit que quelqu'un qui parle chinois a plus de chance de comprendre l'anglais que le français... J'ai raison.

— En fait, personne ne parle Chinois.

— Euh, quoi ?

— Oubliez ça ...

Son anglais est quand même approximatif, il serait difficile de tenir une longue discussion avec lui, surtout qu'il grogne plus qu'il ne parle.

Je vois Katarina du coin de l'œil, je remarque l'image dans ses yeux. Elle est terrifiée.

On entend des pas en haut...

Conclusion — *Sophie Martin*

Je suis le regard de Katarina et repère rapidement ce qui semble la terrifier : une manifestation d'un noir encore plus profond que l'encre de la nuit déjà bien installée. Il n'y a pas de doute, cet être, c'est le mal lui-même – la Bête ! L'apparition s'approche d'une Katrina terrifiée, qui s'éclipse en moins de deux, me laissant seule avec cette créature immonde. Ce qui se passe par la suite, j'aimerais l'oublier, car c'est un viol des plus abjects : la créature prend possession de mon corps. Du coup, elle éjecte mon âme et me laisse observer l'étendue de sa perversité retorse.

Elle commence par mon compagnon d'infortune, qu'elle étrangle sans vergogne. Dans un silence pétrifiant, mon corps possédé se penche pour ramasser et fracasser une bouteille de bière. Maintenant armée d'un tesson, la Bête sort de l'appartement sans bruit.

Mon âme désincarnée la suit à l'extérieur de l'appartement du sous-sol. Un filin d'argent me rattache toujours à mon enveloppe charnelle. La possibilité de réintégrer mon corps m'insuffle une bonne dose d'espoir.

La Bête est dotée d'une puissance probablement sans égale en ce monde. Incarnée, elle a des moyens supplémentaires, mais elle ne perd rien de ses capacités psychiques. Elle ferme les portes et bloque l'accès aux fenêtres par meubles interposés. Bientôt, les contrebandiers sont pris en souricière et ils se mettent à disparaître dans des effusions de sang les uns après les autres. Je ressens le pur plaisir que procure l'élimination d'une vie au Monstre. C'est un plaisir charnel qui me révolte au plus haut point. J'en suis à cette constatation quand la Bête tourne vers moi mon propre visage et esquisse un rictus haineux que je ne me connais pas.

Ton délicieux Fabrice est sur le point d'arriver, ma chérie. Avec ce corps que tu considères comme un temple, je vais le réduire en bouillie et tu n'y pourras rien.

Puis, avec son tesson de bouteille, elle tranche d'un coup sec le filin qui me reliait à mon corps. La scission est si douloureuse que mon âme semble se briser en des millions de petits atomes secoués de violentes pulsions électriques. J'en perds toute connaissance du monde qui m'entoure.

Pendant mon moment de flottaison désarticulée, une triste évidence se présente à moi : je compte désormais parmi les fantômes prisonniers de mon vieil immeuble, qui est devenu le plus sinistres des lieux. Le spectacle qui s'offre à mes yeux est effroyable : du plancher au plafond en passant par les murs, tout est éclaboussé de sang et d'huile d'olive de contrebande. Au milieu de tout, le corps nu et brisé de mon fiancé. Mon âme éclate de nouveau, incapable de tolérer cette vision.

La Bête, elle, est coite, repue de son massacre.

Katarina réapparaît enfin et réunit mes milliers de morceaux. Son esprit touche le mien, et une immense vague de sérénité déferle en moi. Katarina me laisse absorber toute cette énergie avant de me dire :

C'est cette effroyable créature qui nous garde prisonniers ici. Nous avons adoré notre immeuble, nous y avons passé des vies qu'il a colorées quotidiennement : il entendu nos confidences et reçu nos larmes et notre sang. Lorsque nous sommes tous morts accidentellement cette nuit fatidique, nous avons tous choisi de rester. Cependant, la Bête est apparue et elle nous a contraints à rester plus longtemps que nous le voulions dans notre foyer autrefois adoré.

Je réfléchis à ses paroles, puis tout s'éclaircit.

— Katarina, je sais comment nous en débarrasser. Collectivement, vous avez infusé votre immeuble d'une lumière si vive qu'elle a attiré ce monstre tel un papillon nocturne. La Bête craint la lumière plus que tout au monde. Nous devons briller si fort qu'elle préférera retourner dans ses bas-fonds.

— Mais, madame, votre corps ?

— La Bête a détaché mon âme de mon corps. Et, je n'ai plus de raison de retourner... dis-je avec tristesse en repensant au corps de mon amoureux...

— C'est clair, ma biche, me dit la voix de Fabrice, dont l'esprit s'est détaché du corps sans que je m'en aperçoive.

Toute à ma joie de retrouver mon bien-aimé, je prends un instant pour rire, pleurer et effleurer mon immatérialité contre la sienne. C'est si bon !

Parties, l'horreur et l'épouvante – je me sens aussi lumineuse qu'une étoile. Autour de moi, l'espace s'illumine d'étoiles : tous les habitants de l'immeuble, ma foi, l'immeuble lui-même, s'embrasent en même temps. Une explosion massive, suivie d'un rugissement torturé, réveille toute la Plaka un peu avant l'aube ce matin-là. La Bête est pulvérisée dans l'atmosphère. Le vieil immeuble, lui, semble s'être volatilisé : il ne reste plus que les fondations sur lesquelles il était assis. « C'est comme si mon vieil ami n'avait jamais existé », me dis-je avant de partir pour l'Autre Monde.

Quelque part en Chine ~ le lendemain de l'explosion

Ling Li, homme d'affaires véreux, hurle dans son portable. Il est absolument hors de lui : il n'a aucune nouvelle de sa cargaison d'huile d'olive extra vierge from the south east of the Peloponnese, qui devait arriver le matin même. Le pauvre type qu'il engueule ne sait rien de rien! Un certain Tony devait l'appeler, mais c'est le silence radio. Les vils rats se seront emparés de la cargaison pour la revendre au prix fort. Ling raccroche rageusement.

Le portable se met tout de suite à vibrer.

— Ouais ! aboit-il.

— Patron, vous devez venir à l'entrepôt. Quelque chose... non... Vous devez voir de vos propres yeux. Vite! fait son interlocuteur avant de raccrocher d'un clac sonore.

Irrité au plus haut point, car il déteste les mystères, Ling Li appelle son chauffeur et part en direction de l'entrepôt.

Sur les lieux, une surprise de taille l'attend. Son entrepôt est disparu, mais en plein milieu du site se trouve un vieil immeuble tout déglingué, clairement abandonné depuis longtemps. On y voit encore de jolis rideaux fleuris, sans doute choisis avec soin et amour...

F I N